

Gabriel Monnet à Antraigues

Conférence du 11 mars 2023

Soixantième anniversaire de la Maison de la Culture de Bourges

Dixième anniversaire de la Maison Jean Ferrat

Dans le livre *La belle saison*, l'historien Pascal Ory, afin d'analyser et comprendre l'aventure de la Maison de la Culture de Bourges, part de 1936. Revenu à Bourges pour le 20ème anniversaire de la maison en 1983, Gabriel Monnet – Gaby – est invité à « dire un mot », dont il dit qu'il ne l'a pas préparé : il prend la parole dans le hall, debout au milieu de la foule qui se presse et commence, en effet, par un événement survenu au Cheylard en 1936 – lui-même a tout juste 15 ans : « Evoquer cette maison en l'inscrivant dans une histoire qui partirait de 1936 est une initiative intéressante et bizarre, intéressante parce que 1936 est une grande date incontestablement. Pour moi, 1936, c'est Eugène Blachier, vous ne l'avez pas connu, il était mécanicien à la gare du Cheylard en Ardèche. Il était trombone, il jouait du trombone dans la fanfare municipale que dirigeait mon père...et j'ai vu Blachier, un jour de printemps 1936, grimper sur la scène et invectiver le maire de mon village, qui était un maire de droit divin, depuis des années et des années...et alors, cet acte subversif et culturel, de la part d'un trombone-mécanicien si vous voulez, je crois m'a marqué pour longtemps. C'est peut-être à ce moment là que d'une façon très très diffuse, nous avons peut-être compris que le mot « artiste » était l'avenir du mot « travailleur » et cette pensée a probablement couru dans notre esprit inconsciemment lorsque nous avons tout démarré quelques années plus tard... »

Fin du prologue.

14 juillet 1944 : un jour de plein soleil, en plein midi, sur la place d'Antraigues.

A l'hôtel Cornut – Suel successeur : café, restaurant, garage, téléphone le 7 à Antraigues, aujourd'hui Maison Jean Ferrat – une jeune fille d'à peine 20 ans sert les quelques clients assis à l'ombre chaude de la tonnelle : des yeux verts, cheveux bouclés, bruns, un beau visage, sans fard, farouche, Adrienne Suel porte le prénom de son parrain, un prénom qu'elle déteste – les habitués l'appellent « Dri ! » ou « Dridri ! ».

Un camion de la Résistance s'arrête sur la place en provenance du Cheylard où quelques jours auparavant, la bataille a fait rage, le cœur des maisons du village a été bombardé, le château de la Chèze incendié par les Allemands. Avec des camarades de son corps

franc, Gabriel Monnet – de son nom de guerre Maurice Valette, dans l'Armée Secrète – arrive pour la première fois à Antraigues-sur-Volane. Il saute sur le sol d'un bond souple, sportif, sourcils sérieux, sourire solaire, chemise ouverte.

Un ange passe.

Gabriel et Adrienne.

Au premier regard, ils sont pris.

Le cœur bat plus fort.

Dri et Gaby sont amoureux

Dri fait double journée. Elle travaille à la filature du Pont de Bridou, à 5 kms, sur la route de Vals, secrétaire sténo-dactylo du directeur, Faure « le riche » – c'est ainsi qu'on appelle le patron de l'usine, pour le distinguer des nombreux autres « Faure », moins fortunés : le Faure du Baracou, celui du pont de Dupont, le boucher, etc. Chaque matin, Dri va à l'usine en vélo, en roue libre dans les descentes ou pédalant à l'aise sur la route en pente légère – au retour, en revanche, elle doit fournir un effort constant, fière de ne pas mettre pied à terre, y compris dans les côtes raides, jusqu'à l'hôtel sur la place. Là, elle se change, met un tablier, commence sa deuxième journée : éplucher les légumes, aider sa mère à faire les trois chambres des pensionnaires, mettre la table, servir au comptoir, dans la salle et sur la terrasse.

Les résistants sont cantonnés à l'Ecole libre derrière l'église.

Ils mangent chez madame Blanc, qui tient le café-épicerie, à côté de l'hôtel.

Quelquefois, ils partent pour des coups de mains, reviennent...ou pas.

A chaque opération, Dri – qui vit avec la marraine dans la maison familiale de La Croisette, mitoyenne avec le cimetière, face à l'Espissard – Dri, inquiète, guette à sa fenêtre le retour du camion.

Les Alliés ont débarqué en Provence le 15 août 1944.

Avec son frère Jeannot, Gaby est des combats pour la libération de Lyon.

Dans la soirée du 2 septembre, l'avant-garde du 2^{ème} régiment de spahis algériens de reconnaissance, en provenance de Rive-de-Giers, tient les carrefours à Tassin et Ecully.

Avant d'évacuer la ville, les Allemands ont fait sauter tous les ponts sur le Rhône et sur la Saône.

Paris libéré le 25 août, Lyon le sera le 3 septembre.

Interminable nuit de fête avec Damia, Trenet...

Au retour, Gaby annonce à Firmin Suel, son futur beau-père – maréchal-ferrant, il conjure le feu, hôtelier, paysan – la visite prochaine de Jean-Baptiste Monnet, son père, chef de la fanfare du Cheylard et, entre autres, animateur d'une troupe de théâtre amateur dans laquelle Gaby fait ses débuts.

Peu de temps après, en effet, Jean-Baptiste fait le voyage en voiture du Cheylard à Antraigues.

Les yeux cernés, cerclés de bistre, épuisé par des crises d'urémie qui le rongent et finiront par l'emporter, il s'efforce de faire bonne figure lorsqu'il interroge, arrivé au Pont de l'Huile, un grand gaillard moustachu, la stature d'un forgeron, droit comme un I, à peine plus âgé que lui, les yeux rieurs sous le béret :

- Mon fils s'est entiché d'une fille d'ici. Ils veulent se marier toutes affaires cessantes. Je viens pour rencontrer le père...un monsieur Suel...il tient l'hôtel sur la place...vous le connaissez ?
- Oui, oui...je le connais...justement, je vais chez lui...je vous accompagne...

C'est ainsi, sans le savoir, que Jean-Baptiste, père de Gaby, a rencontré Firmin, père de Dri.

Comme au théâtre.

Le 25 janvier 1945, les jeunes gens se marient à la mairie et à l'église d'Antraigues.

Sous la neige. Elle, blanc sur blanc, voile et longue robe, simplement belle, souriant aux anges, lui, tenue militaire et gants blancs de sous-lieutenant, et les familles, les amis du village, le corps-franc et son commandant.

Firmin a exhumé les bonnes bouteilles qu'il avait enterrées dès les premiers jours de l'Occupation – vins fins, champagnes, cachés dans les clos du jardin, derrière la maison de La Croisette – pour les mettre à l'abri de mains inamicales.

Haute cuisine ardéchoise, discours, emardées, poèmes, chansons.

On danse avec l'orchestre des trois frères Monnet – Jeannot à l'accordéon, Geo le plus jeune à la trompette, Gaby à la clarinette...

Les copains du corps-franc font une collecte, le commandant Calloud a déniché une voiture et des bons d'essence, tout le monde s'y met : Dri et Gaby vont voyager de noces dans Paris libéré.

Le 9 août 1945, par « un matin froid et pluvieux », ils débarquent tous deux sur les rives du lac d'Annecy : le sociologue Joffre Dumazedier rencontré au maquis du Vercors a proposé à Gaby, musicien, chanteur, acteur, entré premier, sorti premier de l'école normale d'instituteurs de Privas, un poste d'Instructeur National d'Art Dramatique à la Direction Générale de la Jeunesse et des Sports.

Dans ces « années de réveil, de rencontres, de tâtonnements passionnés, de débats, de recommencements partout – quelque chose d'une aurore... », Gaby, porteur et moteur des utopies de la Résistance – « il faudrait, dit-il, se faire à l'idée que le travail des hommes comprend aussi bien leur travail productif que leur effort de compréhension du monde et d'eux-mêmes » – Gaby salue les poètes – René Char : « mettre en route l'intelligence sans le secours des cartes d'Etat-Major » et Paul Eluard : « pour la recherche la plus haute, un cri dont l'écho soit le mien » –, Gaby agit sur tous les fronts, passionnément : éducation populaire, stages de formation, ciné-club, théâtre amateur – il joue, chante, dit des poèmes, réalise des spectacles. Surtout, il dirige des stages d'art dramatique avec des comédiens amateurs et invente ainsi les Nuits Théâtrales d'Annecy : il y monte en 1955 *Ubu Roi* d'Alfred Jarry, que les édiles locaux menacent d'interdire. La mobilisation de plusieurs intellectuels – dont Michel Vinaver au premier chef, Albert Camus, Jean Vilar, Roland Barthes – suspend le veto municipal : *Ubu* est salué par la critique comme un événement théâtral important. En 1956, il reprend la *Saint Jeanne* de Bernard Shaw avec Catherine Sauvage – écolier, j'y fus son page, guettant l'envol d'un martin-pêcheur. Catherine, aux côtés de laquelle, charbon et flamme rousse des yeux et de la chevelure de Grouchenka, Gaby a déjà joué Dimitri, l'ainé maudit des frères Karamazov de Dostoïevski quelques années auparavant : leur rencontre est la naissance d'une longue et vive amitié. L'année suivante, c'est la censure de l'Etat qui frappe à son tour une œuvre nouvelle commandée par Gaby à Michel Vinaver, dont c'est la première pièce, *Les coréens*. Gaby démissionne alors de la Direction Générale de la Jeunesse et des Sports et, avec Dri devenue Monette, rejoint Jean Dasté et ses compagnons qui l'accueillent en 1957 dans le grenier de l'Ecole des Mines lequel abrite, Cours Fauriel, la Comédie de Saint Etienne.

Acteur, metteur en scène, Gaby, passé professionnel, y monte en particulier *Oncle Vanja* d'Anton Tchekhov, dont il confie, pour la première fois, la création des décors et des costumes au peintre d'Antraigues et de l'Ardèche, Jean Saussac, son ami et camarade de combat FTP. S'il est déjà venu observer le travail de Gaby dans la cour du château d'Annecy, c'est nouveau pour Jeannot d'éprouver les couleurs et les matières sur une

scène de théâtre.

Nés ailleurs l'un et l'autre, les rivières et les parapets de l'Ardèche, les pierres noires et les basaltes bleus, les clos et les châtaigniers, l'herbe et le vent des hauts plateaux sont leur enfance, leur jeunesse à tous deux – Gaby côté nord du col de Mézilhac, au Cheylard sur les bords de la Dorne ; Jean Saussac, côté sud, entre la Bise et la Volane. Tous deux aiment passer du temps, ensemble, dans l'atelier des Allewards, les odeurs de bois et de térébenthine, devant les toiles en chantier, où tout est toujours encore à venir : « Ceux qui connaissent bien son œuvre disent que le pays d'Ardèche est devenu un Saussac », écrit Gaby.

Antraigues : un pays où les hommes et les femmes portent souvent le nom du lieu où ils habitent : l'Eugène Duplan des Blanchons, Aymard du Brugeas, Baratier de la Zuel, Henri Nougier du Baracou... et Baptiste Macédonie, Modeste Titre, Milou Pons, Gaston Dumas, maçon à la bouche brûlée, surnommé l'Alouette – l'Alouette et sa fameuse réplique trouvée pour clouer le bec des importuns « Et ta connerie ! » devenue, une fois, adressée à une bourgeoise de la ville « Et ta...oh pardon madame : et votre connerie ! ». Visages et paysages peints par Jeannot Saussac, noms propres, surnoms, vivants, lancés à la cantonade sur la place, envoyés à voix haute au-dessus des comptoirs, balancés d'un bord à l'autre de la route.

Les boules de pétanques ne sont jamais très loin. A ce jeu – rite de passage pour tout nouvel arrivant – c'est Jeannot qui fait « la musique » : bon tireur et bon pointeur, il sait qu'une partie se gagne aussi en « chambrant » l'adversaire. L'enjeu va de l'apéro – pastis ou champagne – au repas – à Bise ou Saint-Joseph-des-Bancs ou à l'Hôtel des Bains à Vals. Il arrive qu'en ce temps-là, la triplette soit composée de Jeannot, fin tireur, de Gaby, milieu moyen, et de Jean Baissade, pointeur fébrile très demandé lors des concours et par ailleurs, inventeur à Marseille d'un baume improbable contre l'eczéma, auteur éternel novice de romans policiers iconoclastes et sulfureux, pêcheur de truites et dénicheur de champignons, dandy insolent, passant ironique à la trace légère, époux d'Hélène enfin, devenue peintre elle-même dans le sillage de Jeannot, future fondatrice, cuisinière et patronne du Podello.

Sont parfois de la partie, Catherine Sauvage, Jean Dasté, Gaston Joly, l'un de ses proches compagnons comédien, le poète et ami Alain Borne. Salué par Pierre Seghers qui voit en lui l'égal d'Eluard, Alain Borne vit en voisin à Montélimar. Gabriel Monnet dit ses poèmes, Jean Saussac illustre certains des recueils du poète, Alain Borne écrit sur le peintre et sa peinture, ainsi le carton d'invitation à l'exposition de Jeannot organisée

en 1949 par l'entremise de Gaby à Annecy avec le mouvement Peuple&Culture – c'est là que Jeannot fait la connaissance de Catherine. Lorsque Alain Borne meurt sur une route du Vaucluse en 1962 à 47 ans, Gaby écrit : « Le cygne a fendu l'eau noire ».

Appelé à fonder et diriger un Centre Dramatique National à Bourges en 1961, puis à y créer en 1963 la première Maison de la Culture de France dont il sera le cœur battant, Gaby pour le *Don Juan* de Molière, puis *La Mouette* de Tchekhov fait appel à nouveau aux talents naissants de décorateur de théâtre de son ami peintre Jeannot, dont il écrit alors ceci :

« C'est en Ardèche qu'il vit le mieux au cœur du monde et qu'il travaille. C'est peu dire de lui, mais c'est tout. Il est l'homme d'un seul pays, mais d'un pays sans égal, fait à la main par des générations de pauvres, peu à peu laissé tel qu'à leur mort : abandonné, inachevé – notre pays d'enfance et notre LIEU COMMUN.

Ensemble nous avons pris coutume de nous parler avec des choses.

Dans son atelier ou au théâtre, chez lui comme sur la place du village, nous partageons le jeu comme le fromage et le pain. Souvent... »

Un été, puis un autre, sur la place d'Antraigues, avec Jeannot, Gaby fait venir ses compagnons de Bourges, acteurs – dont l'ami Gaston Joly –, chanteurs, musiciens, techniciens et matériel – Igor Hilbert aux lumières et François Carré au son – pour une représentation de *L'Ecole des Femmes* de Molière, première création de la Comédie de Bourges ; pour une reprise du montage créé à Annecy, *Montagnes en guerre*, célébrant les maquis du Vercors, de l'Ardèche, et la Résistance ; ou pour *Vénus et les poissons ou la grande magie* de Michel Arnaud au château d'Aubenas....Ainsi, naissent les nuits d'Antraigues dès 1960. On y entend les chansons de Catherine Sauvage – Catherine, première interprète de Léo Ferré, du québécois Gilles Vigneault ; Catherine, qui, au risque de pentes d'exil, chante les poètes Louis Aragon, Pierre Mac Orlan, Robert Desnos, Bertolt Brecht, Jacques Audiberti... ; Catherine, dont Aragon écrit : « Un pays, je vous dis, où tout, comme les mots, se détache avec cette perfection du dire et ce tact merveilleux de chanter...C'est que tout cela est langage de poètes, mais qui passe par une gorge de jour et d'ombres ». C'est Gaby qui présente les soirées, joue les animateurs : il introduit Gaston Joly – pour parler de Gaston, du comédien magnifique, Gaby cite un poète, Walt Whitman : « Je me souviens d'un enfant qui rêvait d'être la première chose qu'il rencontrait », précisément Gaston joue une commère d'Antraigues racontant la vie du village – Gaby, donc, annonce des danseuses de l'Opéra de Paris, dont

Fabienne Bangalter, fille de Léon et son épouse qui ont acheté une maison au Pradal, il anime un crochet de chanteurs amateurs, présente des chanteurs débutants dont la comédienne Rose Thierry et votre serviteur, joue lui-même les « Méfaits du tabac » de Tchekhov, dit des poèmes d'Alain Borne, Apollinaire, Jean Cocteau... Un été, Catherine convainc Mouloudji, son ami, de venir chanter à Antraigues – il arrivera ce soir là en retard, très en retard, comme une fleur, donnant l'occasion à Jeannot de venir au micro annoncer au public en patois : « Moulou, nio pas dji !' (« pas de Moulou ! »)...

L'eau du bassin chantonne, un tonneau de clinton patiente.

Premières fêtes populaires, souvent gratuites, où les artistes qui sont là jouent et chantent pour rien, pour le plaisir, pour ceux qui sont là, les habitants d'Antraigues, des petites villes et villages voisins, vacanciers, passants, voyageurs : tous, rassemblés, hôtes les uns des autres, usant la nuit, pratiquant l'art de vivre ensemble. Surprise des rencontres. L'amitié dans l'art. Le renouvellement de la vie : « la vie entière ». Gaby, avec Eluard : « La poésie doit avoir pour but la vérité pratique ». Ou, faisant siens les mots fameux du peintre Gérard Fromanger, « l'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art ». En somme, la vie commune, la politique, au plein sens de ce qu'elle devrait être, non comme une fin en soi mais dans l'élan d'un au-delà d'elle-même : la poésie, la pensée, l'amour – le « sensible » ?

Pour l'ouverture de la Maison de la Culture de Bourges en 1963 – elle sera officiellement inaugurée par l'écrivain André Malraux, premier Ministre des Affaires Culturelles, et par le Général De Gaulle, Président de la République – Gaby choisit de créer la pièce d'un poète inconnu, vivant à Tours, Pierre Halet, *La Provocation* – le piège de l'incendie du Reichstag en 1933, la montée du nazisme en Allemagne, l'arrivée au pouvoir d'Hitler soutenu par les banquiers et les industriels. « Je ne voulais pas ouvrir ce théâtre sur un acte paresseux, avec un chef-d'œuvre convenu, fût-ce un trésor du patrimoine, écrit Gaby. Je rêvais d'y promouvoir la rencontre avec l'inconnu, le plaisir des découvertes, l'esprit de création qui aime le regard sur toutes choses ». Poète et viticulteur produisant du Vouvray, Pierre Halet a pour amis deux artistes : le sculpteur américain Alexandre Calder, dit « Sandy », dont les stables noirs se dressent au bord de l'Indre devant son atelier à Saché et un jeune chanteur, Jean Ferrat. Calder, géant rouge aux yeux bleus, torse bombé sous son éternelle chemise en laine épaisse vermillon, pantalons de paysan, larges, tombant sur des brodequins, son accent américain roulant les syllabes françaises dans des rires soufflés et nasillards d'enfant farceur. « Costaud à

l'âme de rossignol » a dit de lui Miro, Calder travaille, s'amuse sans cesse : fils de cuivre, de fer, de laine, bouts de bois, pour le lion, le dompteur, la trapéziste de son cirque, suspension de sa cuisine à Saché faite de moules à gâteaux, gouaches, et les fameux mobiles et stables, noirs ou peints des couleurs primaires. Calder va réaliser décors, costumes et accessoires de *La Provocation*. Et, dans la pièce de Pierre Halet, il y a aussi des chansons. Un matin, le vigneron poète apporte à Gaby un disque Decca, enregistré par un nouveau venu, à la voix inouïe, naturelle, charme puissant du vibrato, et la grâce des mélodies envolées des vers d'Aragon – « J'en ai tant vu qui s'en allèrent/Ils ne demandaient que du feu... » – Jean Ferrat va écrire la musique des chansons du spectacle et les chanter, avec Christine Sèvres, sa femme.

Rencontres. Amitiés. C'est ainsi que tous viendront à Antraigues – Calder, avec Daniel Lelong, quelquefois, Jean Ferrat pour n'en plus jamais repartir. Fatigué de la ville et des tournées, Jean veut vivre à la campagne, il en a parlé à Gaby qui lui a dit l'Ardèche, parlé de son ami Saussac : coup de foudre de Jean Ferrat pour Bergnolles, les pierres de la maison au-dessus de la rivière, devant la montagne, sous le ciel. Jean s'inscrit dans le paysage. Naturellement. L'habite simplement, avec bonheur. Le chante.

Triplette éphémère et joyeuse : pour son passage à l'Alhambra-Maurice Chevalier à Paris en 1965, Jean Ferrat chante, dans un décor de collages de tissus imaginés par Jean Saussac, Gabriel Monnet crée les éclairages.

Ferrat, toujours plus impatient, dès qu'il s'en éloigne, de retrouver son lieu, neuf. Même si, malgré lui – il vit sans tapage – les visiteurs, connus ou inconnus, se font sans cesse plus nombreux sur la place d'Antraigues.

Catherine et Pierre Brasseur, ensemble désormais, font construire, juste au-dessus de la maison familiale de la Croisette du moustachu Firmin Suel.

Auteur d'un chef d'oeuvre dès son premier livre, *Le dernier des justes*, salué par le prix Goncourt dès sa publication aux éditions du Seuil en 1959, l'écrivain André Schwarz-Bart et sa femme, Simone, elle aussi écrivaine, envisagent, un temps, de rejoindre les amis ardéchois et d'acheter une maison au Régal.

Et, bien que le prix des pierres et des clos grimpe à vue d'oeil, Gaston Joly rêve et forme des projets de vie près des châtaigniers du Chapelier.

Nuit de l'été 1966, le samedi 13 août : changement d'échelle et de paradigme, ivresse du spectacle, les têtes tournent : la première page du programme le proclame haut et fort, en caractères gras : « La nuit d'Antraigues/Un plateau unique en Europe » !

Mesure et démesure : alternant quatre ballets – dont l'un dansé par Mademoiselle Brigitte Lefèvre, future directrice de la danse à l'Opéra de Paris – cette nuit inouïe, présentée par Gaston Joly, Gaby absent, voit se produire six têtes d'affiche devant 3500 spectateurs (selon l'estimation du chaleureux journaliste du « Dauphiné libéré » et du « Progrès », André Griffon) : première partie, le duo d'humoristes Muller et Ferrière, Isabelle Aubret, Jean Ferrat – entracte, pas moins de deux tonneaux de clinton – deuxième partie, Catherine Sauvage, Pierre Brasseur, Jacques Brel. Pierre Brasseur, l'inoubliable Frédéric Lemaître des *Enfants du paradis*, ainsi que le rappelle dans le programme du Comité des Fêtes, Pascal Rossini, journaliste à la RTF – « Paris est tout petit pour ceux qui s'aiment comme nous d'un aussi grand amour » – Pierre Brasseur, ce soir là, dit des poèmes de Boris Vian, son ami, de Charles Baudelaire : « Adieu, vive clarté de nos été trop courts »...

Mai 1968 : les événements vont provoquer des controverses interminables tout l'été dans les cafés d'Antraigues – le poète André Boissin descend chaque nuit de sa maison du Fau pour porter la contradiction dans les débats avec les gauchistes. Jo Sébasti, peintre à ses heures, s'en mêle aussi. A Bourges, avec Gaby, les animateurs et les membres des personnels artistiques, administratifs et techniques du Centre dramatique et de la Maison de la culture se sont déclarés en grève de solidarité avec les étudiants contre la répression policière dès le samedi 11 mai à 24h.

Lorsque le mouvement reflue, le maire de Bourges dénonce, unilatéralement, sans prendre l'avis de l'Etat, les conventions qui lient la ville à la Maison de la Culture, au Centre Dramatique et à leur directeur.

Gaby, contraint de quitter Bourges, est alors nommé par le Ministère des affaires Culturelles à Nice, dont le maire, Jacques Médecin, réclame un théâtre, avec la mission d'y transplanter le Centre Dramatique : l'Etat sanctionne ainsi la ville de Bourges en privant la Maison de la Culture de son feu central.

Ainsi, en 1969, avec la majeure partie de sa troupe, Gaby fonde le Théâtre de Nice, Centre Dramatique National, ouvert avec la création de *La route étroite pour le grand nord*, première pièce jouée en France d'un auteur anglais contemporain, Edward Bond, montée par le metteur en scène Guy Lauzin, lequel rejoindra lui aussi la terre d'Antraigues de son ami Jean Ferrat. Dans sa pièce, Bond, pour qui l'ordre et la loi ne sont que de la violence voulue respectable, attaque la barbarie de la colonisation religieuse. Le ton est donné : la première production locale du nouveau Théâtre de Nice

n'est pas le classique français consensuel attendu. Les édiles niçois toussent dès le premier automne – Jacques Médecin, maire, fils de Jean, en tête. La grippe ne fera qu'empirer :

- Votre théâtre n'intéresse pas ma concierge, finira par dire le maire Médecin.
- Nous n'avons pas la même concierge, répliquera Gaby.

Il écrit dans son cahier : « Encore une fois, monsieur le Maire se prend pour le maître. Soit. Je vais quitter ce théâtre, le « mien ». Parce qu'une brute dispose du pouvoir de m'en chasser. Mais pourquoi lui et les autres s'entêtent-ils à vouloir un théâtre ? Pour l'oubli de quoi ? »

Gaby quitte Nice en montant *Œdipe-roi* de Sophocle – Oedipe, privé de jour, enterré en terre étrangère. Décors et costumes de Jean Saussac, éléments sonores de votre serviteur – à l'issue de la dernière représentation, la pouzzolane du décor qui recouvre le plateau sera le terrain d'une partie de pétanque sur la scène même du théâtre. Emu, amusé, en colère, mélancolique – ce soir il y va d'un « jamais plus » – le public est resté dans la salle, debout, tapant des mains dans la lumière revenue : personne n'a quitté sa place, n'a fait mine de se rhabiller, n'est sorti pour rentrer chez soi.

Ultime Tchekhov de Gaby avec Jeannot : *La Cerisaie*, au théâtre mobile de la maison de la culture de Grenoble. Ultime triplète – une nouvelle fois, Gaby m'a confié la musique. Jeannot, les doigts fouillant les boucles de ses cheveux frisés, l'œil plissé derrière les lunettes, me glisse, amusé :

- Tu sais ce qu'il m'a dit, ton père...pour le décor, il m'a dit : « os de brouillard »...ça, c'est un os !

En effet, avant les premiers jours du travail, Gaby a noté dans son cahier : « 24 février – L'hiver s'achève en brume – os de brouillard. Lumière au lointain de *La Cerisaie*. »

A l'acte IV, le dernier, la Cerisaie vendue, coups de hache contre les arbres ; dans la maison, même la trace des tableaux s'efface sur les murs, lentement – lente disparition, si douce.

La Cerisaie sera la dernière mise en scène « officielle » de Gaby : le 31 décembre 1981, renonçant à toute fonction institutionnelle, il abandonne volontairement à 60 ans – promesse socialiste de cette même année – la co-direction du Centre Dramatique National des Alpes et passe joyeusement le témoin à Georges Lavaudant, jeune metteur en scène de Grenoble dont Gaby admire le travail et que la trajectoire conduira à la direction du Théâtre National de l'Odéon – Théâtre de l'Europe à Paris.

Désormais sur ses terres du Languedoc, Gaby plante, cueille, accueille, cuisine, converse, écrit, chemine, mais ne cesse pas pour autant de mettre en scène et de jouer au théâtre et au cinéma .

Au théâtre, de grands personnages mis en scène par Lavaudant – Puntilla de Brecht ou Cotrone, le magicien des *Géants de la montagne* de Pirandello – jusqu'à de simples lectures d'écrivains, de poètes : première lecture en France de *Combat de nègre et de chien* de Bernard-Marie Koltès, pour Théâtre Ouvert de Lucien Attoun à Paris ; Tchekhov, Antonio Lobo Antunès, Alvaro Mutis, une fois, un été, dans le lit d'une rivière asséchée, aux Vans en Ardèche ; et surtout, au plus près, René Char – sans le dire à Gaby, c'est Monette qui a écrit au colosse, la rencontre a eu lieu aux Busclats, à l'Isle-sur-Sorgue, le 10 juillet 1976 ...

Au cinéma, Gaby joue pour Jean-Jacques Beneix, *La lune dans le caniveau*, avec Gérard Depardieu – ce même Gérard qui a découvert à 14 ans la musique des mots du théâtre en assistant à une représentation du *Don Juan* de Gaby à Chateauroux en 1962 – pour Beneix encore, *Roselyne et les lions*, *IP5* ; pour Jean-Paul Rappeneau, *Cyrano* avec de nouveau Depardieu – de son côté, Jean Saussac décore les films du cinéaste Robert Enrico, *Les grandes gueules*, *Le vieux fusil*...

Régulièrement de retour en Ardèche, au Cheylard chez son frère Jeannot, et à Antraigues dans la maison de La Croisette chez Dédou, la soeur de Monette – au passage, à la Remise chez Bélou et Yves Jouanny au Pont de l'Huile – Gaby fait en 2008, pour « Les amis de Jean Saussac », dans cette même salle où nous nous trouvons aujourd'hui, une lecture de poèmes, « La main amie de René Char ». A Antraigues comme à Montpellier, Alès, Bourges, Annecy-Seynod,...dans chaque lieu, la formule : près de sa table et de sa chaise, des sièges pour accueillir tout près de lui quelques hommes et femmes du public, afin de conjurer le *spectacle* et, en plan rapproché pour ainsi dire, partager sa lecture personnelle des poèmes, penché sur le volume de la Pléiade, à la tranche feuilletée comme une pâte à force de consultations répétées, de lecture renouvelée, d'allers-retours entre les textes, les mots, les blancs.

Il lit ce poème de *La Parole en archipel* :

« Le poète s'appuie durant le temps de sa vie, à quelque arbre, ou mer, ou talus, ou nuage d'une certaine teinte, un moment, si la circonstance le veut. Il n'est pas soudé à l'égarement d'autrui. Son amour, son saisir, son bonheur ont leur équivalent dans tous

les lieux où il n'est pas allé, où jamais il n'ira, chez les étrangers qu'il ne connaîtra pas. Lorsqu'on élève la voix devant lui, qu'on le presse d'accepter des égards qui retiennent, si l'on invoque à son propos les astres, il répond qu'il est du pays d'à côté, du ciel qui vient d'être englouti.

Le poète vivifie puis court au dénouement.

Au soir, malgré sur sa joue plusieurs fossettes d'apprenti, c'est un passant courtois qui brusque les adieux pour être là quand le pain sort du four. »

Aujourd'hui, cette année 2023, il est beau de célébrer à Antraigues, conjointement, l'anniversaire de deux maisons : dixième anniversaire de la Maison Jean Ferrat, avec Anja Wissmann, soixantième anniversaire de la Maison de la Culture de Bourges – la belle saison de Gabriel Monnet, avec l'exposition organisée par François Carré et l'association Double Coeur.

Deux maisons du poème – du poème qui, dit Paul Celan, est sans abri.

Jean-Claude Monnet.

Saint-Bauzille-de-Montmel, 10 mars 2023

Pour (ne pas) finir, une dernière nouvelle : j'ai appris ce lundi par Françoise Ville-Mouquot – « ça me fait plaisir de raviver sa mémoire » m'a-t-elle écrit – que Jean Saussac avait illustré et Gaby Monnet préfacé le recueil d'un jeune poète d'Antraigues, journaliste, qui vivait au Pont de l'Huile, Jean-Claude Ville : son titre *Pour que l'amour survive* s'adresse d'évidence à nous. Tous et toutes.

Aujourd'hui.

Dont acte : qu'il vive !